

laisser faire, nous ne sommes pas de force à lutter, il vaut mieux plier le dos... Des gaillards sur lesquels il ne faut pas compter pour faire un coup de torchon. Ils aiment mieux vivre, crever de misère petit à petit, lécher le cul des gros légumes que de se révolter.

Dites donc à propos, vous ne nous parlez pas de ces gredins de réactionnaires qui veulent élever une statue à ce cochon de Foutriquet. Je crois qu'ils feront bien de la faire solide, s'ils ne veulent pas qu'on la leur casse sur ce qui leur sert de gueule.

Cordiale poignée de main,

L...

J'ai foutu ta lettre, cher copain, malgré la pommade que tu me passes ; justement parce que tu as mis le doigt sur un des chouettes côtés de mes flanches.

Tels qu'ils sont, y a des lecteurs, qui comme tes aminches n'avaient jamais foutu le pif ailleurs que dans le *Petit Idiot*. Ils rigolent de mes jaspinages, je le veux bien, mais qu'est-ce que ça fait ? Ça leur nettoie, tant peu que ce soit, les boyaux de la tête.

Et quoique tu dises, ces bongres là peuvent devenir bons à un moment donné. Tu sais, les jean-foutres qui nous dominent, prennent tellement de précautions pour nous abrutir, qu'il est tout simple qu'il y ait des tripotées d'avachis.

A la campluche on dit qu'il y a rien de plus terrible qu'un mouton enragé — eh bien, nom de dieu, je crois qu'il y a un bougrement d'avachis qui le deviendront enrégés à force de voir les cochonneries, qui se commettent.

LE PÈRE PEINARD

L'imprimeur-Gérant : WEILL.

Imp. spéciale du Père Peinard 22, rue des Martyrs. — Paris.

LES JEAN-FOUTRERIES MILITAIRES

Nom de dieu les professeurs d'abrutissement qui nous prêchent sur tous les tons l'amour de la patrie, le respect de l'armée, l'admiration pour l'uniforme et autres gnoleries de même calibre doivent être contents.

Des lignards auxquels le piochement de la théorie a fait perdre le peu de cervelle qui leur restait, viennent d'assassiner aux trois-quarts un de leurs copains, un *bleu* nommé Loisel.

Cela au nom des traditions qui permettent aux troubadés déjà un peu anciens à la caserne de faire trimer et d'esquinter à leur gré les nouveaux arrivés.

Tas de sacrés cochons qui ne savez pas rigoler plus intelligemment !

Tout de même, c'est pas tant aux idiots à crâne de gorille, transformés en machines à tuer, que le Père Peinard en veut. Que voulez-vous, on apprend à ces pauvres types à mordre, on fait tout pour les ensauvager, de sorte qu'ils sont plus à plaindre qu'à détester. Mais ceux à qui j'en veux, nom de dieu, c'est à tous les sales bonshommes, à tous les ramollots du régiment, à tous ces Jean-foutres qui n'ont dans la peau que des « portez armes — par le flanc gauche » Oh ! oui,

j'en veux à toute cette kyrielle de moules qui maintiennent l'usage des idiots réglemens et des vieilles traditions.

L'armée, en voilà une chose mauvaise en elle-même ; tout comme la calotte, c'est une école d'abrutissement. Les gas qui avaient de la jugeotte en sortent à demi-timbrés ; les travailleurs en reviennent ignorants et flemmards.

Ce qu'il y a faire, c'est foutre pas de réduire le service à trois ans, ni même à six mois ; c'est de flanquer par terre les casernes.

Et nom de dieu, quand les copains des autres pays nous verront faire, je vous fous mon billet qu'ils ne seront pas longs à nous imiter.

Plus de bouffe-galette à entretenir, plus de budget de la guerre à casquer ; plus de frontières qui font se reluquer en chiens de faïence les prolos nés de chaque côté d'une rivière ou d'une montagne.

Le populo vivant en paix, faisant sa popotte, toutes ses affaires lui-même, voilà qui serait un peu plus chouette que la république des bourgeois.

Mais j'en reviens à mes types ; c'est au 36^e d'infanterie à Caen que ça s'est passé.

Les hommes de chambrée se chauffaient autour d'un poêle. lorsque la planche sur laquelle ils s'étaient foutu le cul se renverse ; deux ou trois tombent les quatre fers en l'air.

— Nom de dieu, gueule un de ces imbéciles, faut nous venger !

Et alors voici mes cochons qui sans savoir seule-

ment pourquoi, tombent sur le type en question, Loisel *un bleu*, qui leur servait de soufre-douleur, parce qu'il n'était pas assez finaud pour se rebiffer.

On te lui fait toutes les mistoufles possibles ; ces sacrés niguedouilles le passent à tabac, le foutent à poil ; puis on le roule dans une couverture, et allez, oup ! mes salops te le font voltiger en l'air comme un volant.

Turellement arrive un moment où les types manquent leur coup, et mon gas s'aligne sur le carreau à demi assommé.

Parmi ces défenseurs de la patrie (oh là là ousqu'est mon tranchet) que la discipline avait rendus fous furieux, pas un n'a eu, non pas le courage, mais le simple bon sens de s'opposer à cette *brimade* ; c'est comme cela qu'ils appellent ces sortes d'assassinats, dans leur argot de caserne.

Bien plus, le capiston de chambrée, en cochon qu'il est, a foutu la main à la pâte, histoire de rigoler !

Après l'avoir assommé, ils se sont foutus à le larder à coups d'épingles, et à cogner sur sa peau avec le pommeau de leur sabre.

Ah nom de dieu, l'armée républicaine de 89 est digne des Versaillais de 1871 ; ceux-ci étaient aussi brutes que ça pour les Communards.

Jusqu'au major, qui le lendemain, voyant Loisel anéanti et battant la campagne, l'a déclaré fou et pendant *cinquante jours* lui a fait administrer des douches !

Voilà mon bon populo ce qu'on fait de tes fistons, qu'on expédie dans ces boîtes — les casernes — aussi épouvantables que les bagnes.

Ce n'est qu'au bout de deux mois, nom de dieu, qu'on s'est aperçu de la chose et qu'on a fait passer les jean-foutres en conseil de guerre. (Pas besoin de vous dire que j'en suis pas pour ces trucs là), Là encore un âne bête qu'est médecin principal à Rouen, un sieur Bouchez, a déclaré que Loisel faisait le malade pour se faire réformer.

Ce que je lui aurais collé un pain au type s'il avait été à portée de ma patte.

Le caporal de chambre et ses complices ont avalé de la prison. Mais ça, ça me laisse froid (c'est jamais moi qui approuverai ces machines-là) ce n'est pas en les fourrant dedans qu'on rendra la santé au pauvre type qui va probablement crever. Et après eux, il ne manquera pas d'autres sauvages, idiotisés par la vie abrutissante des casernes, pour torturer les bleus confortablement aux coutumes et aux traditions militaires.

LA GOSSELINE ASSASSINÉE

L'affaire de la gosseline étouffée dans un placard est comme c'était à prévoir complètement tombée dans l'eau.

Le cochon de patron chez qui ça s'est passé a tellement bien manœuvré qu'on ne sait plus rien de rien. Quel est ce salou ? C'est bougrement difficile à savoir !

J'avais espéré pouvoir donner son nom afin que les copains en fassent leur profit, et nom de dieu, voilà qu'on vient me dire que maintenant il est possible que la gosseline assassinée n'ait jamais existé — que c'est une histoire en l'air, etc.

Hein, pensez vous que la franc-maçonnerie des singes est forte ! Ah mille bombes, quand donc pourrons-nous les secouer dardard ces bougres-là ?

• •

D'après ce que je suppose c'est chez un grand exploiteur de la rue de la Paix, qui fait trimer 300 ouvrières que la pauvre petiotte a été tuée.

Le soir de l'affaire on veillait : comme quasiment toujours le singe n'était pas là : faire veiller ses ouvrières il en est non de dieu, mais veiller lui-même y a rien de fait.

L'inspectrice a rappliqué, on a caché la petiotte, puis tout le monde est parti l'oubliant dans le placard, on la croyait déguerpie ! Ce n'est que le lendemain qu'on a retrouvé son cadavre.

Voilà ce qu'on avait raconté à un moment, et pour blanchir le patron les pochetées ajoutaient, que c'était pas lui le coupable puisqu'il n'était pas là, que la fautive c'était la première de l'atelier. C'est très roublard ça ! Imaginez un type qui dresse des chiens à mordre les passants et qui ensuite vienne s'excuser en disant : « C'est pas moi, ce sont mes chiens » Ça ne prend plus ces trucs là nom de dieu, nous savons à quoi nous en tenir.

On ajoutait que ce singe là avait fait preuve d'un bon cœur en offrant quelques billets de mille aux parents de la gosseline. Son bon cœur, oh là là ! Il voulait leur fermer le bec, pour que l'affaire ne s'ébruite pas.

Nom de dieu dans ces occasions là c'est pas avec de la belle galette que ça se paie ; m'est avis que tous les bons bougres qui ont du nerf préféreraient assommer le cochon qui leur a tué leur grosse, que de palper ses monacos.

Nom de dieu, un père a qui on tue sa fille doit pas y aller par quatre chemins !

*
*
*

Toujours est-il que la gosseline a disparue et qu'on aura beau dire et beau faire, elle a été assassinée !

D'autre par c'est une cochonne de boîte, que cette maison de couture de la rue de la Paix :

On veillerégulièrement jusqu'à neuf heures, par *autorisation de la préfectance*. Quand on a du pognon y a toujours des accommodements avec les grosses légumes.

Pas de pet, les aminchés j'aurai le fin mot de toute cette affaire, foi de Père Peinard !

SCHNEIDER II, EMPEREUR DU CREUSOT

Sa Jean-Foutrierie Carnot III ballade sa poire dans tous les patelins de France ; à l'Aquarium, les bouffe-galette écoutent tranquillement les discours de Ferry-Charogne ; à la Triperie sénatoriale, les têtes de veaux, du persil dans le nez, roupillent à qui mieux mieux ;

Et nom de dieu, pendant ce temps, les gros richards, qui sont les vrais maitres de la France, font tant et plus de mis-touilles au populo.

Schneider II le despote du Creusot entre autres, continue à faire des siennes ; ce cochon-là mène ses ouvriers à coups de matraque, il se fout de leur carcasse autant que d'une merde de chien, et ne rate pas une occasion de leur prouver par une infamie nouvelle, qu'il est un sale chameau !

Comme il a des mines un peu de tous les côtés, ça lui fait des quantités d'esclaves à martyriser. Aujourd'hui c'est d'un

petit patelin de la Haute-Loire que j'ai à tartiner. Tout ce que je vais dire est exact, c'est un bon bougre du pays noir Jean Kipasse, qui a travaillé au puits de Bouxhors, qui m'écrit ce qui suit :

Pour le représenter dans ce patelin, Schneider II a dégotté des gardes-chiourmes très à la hauteur, qui valent tout juste la corde pour les pendre. Son ingénieur, que les copains ont eu vite baptisé de son vrai nom, *Loup-Cervier*, est une rosse dégoutante. Ce que les mineurs le détestent, on ne s'en fait pas une idée ! Ça pourrait bien lui jouer un mauvais tour, car le métier d'ingénieur devient bigrement mauvais depuis quelques temps ; à preuve Watrin.

Un autre salop c'est le maitre-mineur, garde-chiourme n° 2, sorte de chien basset, une franche canaille : c'est bien l'animal le plus mal embouché qu'on puisse imaginer.

« Du bois, y en a dans mon cul à gauche, » qu'il répond à un ouvrier lui demandant du bois pour étayer son chantier.

Mais son insolence n'est rien, comparée à sa brutalité. Insulter les mineurs, c'est de la foutaise, vaut mieux les assommer, et il ne s'en prive pas ! Il lui est arrivé d'en estropier un d'un coup de tringle. Y a temps pour tout, nom de dieu, il pourrait bien lui en cuire un de ces quatre matins.

*
*
*

Schneider II est un trafiquant de chair humaine ; de même que ses pareils au lieu d'acheter des noirs, comme en Amérique, il loue des blancs. C'est plus pratique, il a moins d'emmerdements, tout est bénéfice, y a pas de pertes. Ainsi il vient de décider qu'à partir du 23 plus de 150 familles doivent crever de faim ; s'il avait acheté ces ouvriers ça lui ferait une perte sèche, mais comme il n'a fait que les louer, il s'en fout.

Le bandit vient de faire placarder une affiche annonçant que la journée du 22 sera la dernière qu'on fera dans le puits de Bouxhors. C'est 150 à 160 ouvriers de foutus au rancart, plus nom de dieu, les femmes et les gosses ! Au total, mille

tonnerres, six cents pauvres bougres de précipités dans la misère.

Que foutre ? Le turbin manque dans le bassin de l'Auvergne, depuis déjà plusieurs années, les pauvres gars ne trouveront pas d'embauche ; il leur faudra déguerpir et aller au diable. Dégoteront-ils de la croustille ? Ah ouat ! N'importe ou aujourd'hui on est plus sûr de trouver de la misère que du bricheton.

Et le plus fort, c'est que Schneider n'en est pas à son premier coup. Déjà l'an dernier il a fermé le puits de la Combelle, ou bûchaient 120 mineurs ; une fantaisie de ce chameau et c'en est assez pour tuer des familles entières !

Nom de dieu, voilà quelque chose de bougrement épatant ; parce qu'il est riche à millions, parce qu'il se fout de tout, il se pémet de fermer un puits de charbon. Mais mille bombes, supposez que tous les proprios de mines en fassent autant, qu'ils foutent tous la clé sous la porte, est-ce qu'on se passerait de charbon, histoire de faire rigoler ces mufles ?

Bougre, je pense bien que nous ne serions pas assez poché-tées pour nous laisser crever de froid ; on botterait le cul aux proprios et on les enverrait prendre possession de leurs puits de mine, la tête la première.

Pourquoi donc laisser faire à un ce qu'on ne permettrait pas à cent ? C'est quelque chose de terrible que ce droit d'assassinat donné aux millionnaires.

Vrai, nous sommes de satanés couillons d'endurer Schneider et toute la clique bourgeoise.

Je sais bien que des types disent : les proprios des mines ont quasiment des fermiers ; c'est l'Etat qui est le vrai propriétaire ; s'ils ne sont pas sages, s'ils font les méchants on leur souffle leur concession.

Je n'y coupe pas ! Ce raisonnement est très beau, mais sur ce papier ; dans la réalité c'est plus ça.

Les gouvernants sont les larbins de Schneider et de toute la fripouille de son calibre ; il n'a qu'à faire un signe et toutes les grosses légumes lui lècheront le cul, et trouveront que ça sent la rose.

Et vous voudriez, tas de gobeurs, que ces jean-foutres qui se collent à genoux devant ce gros bourgeois, lui cherchent chicane. Nom de dieu, vous la perdez, les aminches !

De même qu'il y a un an ils n'ont pas empêché ce bandit de fermer le puits de la Combelle, de même ils ne bougeront pas pour l'empêcher de fermer Bouxhors. Ils se foutent de la misère du populo autant que moi de la croix d'honneur.

Y a qu'un moyen, c'est que le populo foute les pieds dans le plat, et n'y aille pas par quatre chemins. Schneider abandonne Bouxhors, la Combelle, bravo ! Prenons ce qu'il abandonne ; il n'a jamais sorti de la mine un caillou de charbon gros comme le poing, les camarluches se passeront très facilement de lui. Ça marchera bougrement mieux que maintenant, attendu qu'au lieu de travailler pour un patron, les mineurs turbineront pour leur compte.

Y a des copains qui disent : « Oui, nous en serions, mais c'est trop long à venir, en attendant nous crevons la faim... »

Hélas oui, pauvres camarluches, vous crevez la faim, et vous ne cesserez pas de la crever en restant comme vous êtes. Du poil crédieu, faut se foutre dans la boussole que les lamentations ne servent à rien, et si au lieu de rengainer continuellement « la Sociale viendra jamais... » chacun se disait « elle viendra, nom de dieu » avec un peu de nerf ça y serait !

LES MOMES EN RÉVOLTE

Nom de dieu, je suis bougrement en joie ; ça monte, ça monte ! Avant qu'il soit longtemps nous ferons risette à la Sociale. Tous s'y mettent, mille tonnerres, les gosses comme les autres : c'est bon signe.

A Paris nos fistons, les mômes de dix et douze ans font des meetings, en plein air encore. Ah, ils n'ont pas froid aux yeux les petits gas — ils nous font honte à nous les grands dabis de n'avoir pas plus de nerf. Faut voir s'ils prennent des gants pour gueuler : « A bas les flicks ! »

Dans le faubourg Antoine ils se remuent que c'est un plaisir et tous les soirs quand la journée est finie il se réunissent place du Trône, pour discuter leurs intérêts.

Ce qui les fout hors d'eux-mêmes, nom de dieu, c'est turellement cette garce de loi de 1874 sur le travail des enfants. Cette loi dit : « Les gosses travailleront douze heures » et les rosses de patrons ajoutent « parfaitement, nous sommes d'accord ; nous allons faire rappliquer les mômes au baignoire à 5 heures du matin, et ils n'en sortiront qu'à 7 heures du soir. Nous leur donnerons deux heures pour bouffer, et personne n'aura à rouspéter, les gosses n'auront turbiné que douze heures. »

Et les enjuponnés de Lyon appelés à se prononcer sur ce cas, ont naturellement donné raison aux singes.

Croyez-vous, nom de dieu, qu'ils ne méritent pas d'être escoffiés les uns et les autres. Quelles sacrées charognes que ça fait, ces bandits de magistrats et de patrons. Et dire nom de dieu, que c'est les gosses qui attachent le grelot et qui commencent le potin ! Vrai faut-il que nous ayons peu de sang pour nous laisser devancer par eux.

Ah bougre, les jeunes y a que ça de vrai ! Mille bombes, quand je vois ces machines-là je me dis : « Faut-il que nous soyons poules mouillées... »

C'est épouvantable nom d'une pipe, laisser aux gosses tout juste sept heures pour roupiller. A notre âge c'est esquintant, pour eux c'est les assassiner !

Aussi ils rouspètent ; puisque les pères ne bougent pas, devant des choses si ignobles c'est eux qui font le petard. Et savez-vous, nom de dieu, qu'ils sont bougrement dans le mouvement : ils ne font pas comme les vieux types de 48 qui réclamaient le droit au travail.

De ce droit imbécile, les gosses n'en veulent pas ! Ils n'en ont que trop de travail sans en réclamer encore d'autre, ils ne

sont pas fourneaux à ce point. Ce qu'ils veulent les bons petits bougres c'est le *Droit au sommeil*.

C'est pas si bête que vous pourriez croire, eh, les fourneaux qui n'avez jamais vu plus loin que le pif de votre député ; nous pourrions prendre modèle sur eux et demander nous aussi le *Droit au sommeil*, nous nous en trouverions bougrement mieux !

LES CON...GRESSISTES

Pendant que les gas à poil de tous les pays s'appêtent à foutre par terre la séquelle des gouvernants, — m'est avis qu'après l'Exposition, il y aura ici même un rude coup de chien, — les gros bonnets du socialisme se préparent à bavasser devant une galerie de badauds.

Il y a déjà Henri George, un ouvrier américain, arrivé à la force du poignet, qui, malheureusement a mal tourné, car au lieu de prêcher aux pauvres bougres la révolte contre les exploités bourgeois, il veut accorder les moutons et les loups. Pour se faire mousser en vue d'une future candidature à la présidence des Etats-Unis, il prône la nationalisation du sol, autrement dit la reprise de la terre par l'Etat... au moyen d'un impôt. Il est fameux le moyen ! Les peinardeux qui crèvent de faim peuvent faire un cran de plus à leur ceinture.

Il bavasse actuellement avec des types de son calibre, dans les salons du Grand-Hôtel ; une chouette endroit, pas les amitiés pour s'occuper de la misère du populo.

Je veux bien que parmi les bougres qui vont y aller de leurs boniments, quelques-uns soient véritablement bien intentionnés, — ça ne veut pas dire qu'ils soient dans le vrai, foutre non !

La plupart, ne connaissent de la mistouffe, que ce qu'ils

ont tu dans les bouquins ; je dis, nom de dieu, que le moindre prolo qui a enduré la faim. qui a subi toutes les cochonneries de l'existence, en sait plus avec son ignorance, que tous ces types avec leur science.

Puis, deux autres congrès auront lieu le mois prochain. Le premier, organisé par les chefs du parti possibiliste, des types qui, il y a neuf ans, gueulaient : « Vive la Sociale ! » et voulaient casser la gueule à Clémenceau, comme à un bourgeois plus dangereux que les autres, et qui, aujourd'hui que des gourdes les ont nommés députés ou conseillers municipaux, sont au tu et à toi avec toutelaJean-foutrieriegouvernementale

Le second congrès est organisé par des blanquistes, guesdistes et radicaillons qui se disent révolutionnaires parce qu'ils n'ont pas encore eu beaucoup de chance aux élections, mais qui ne demandent qu'à pouvoir faire comme les possibilistes.

Nom de dieu, populo, seras-tu toujours aussi gourde que par le passé !

Est-ce que tous ces cochons, conservateurs, opportunistes, radicaux, boulangistes, qui ont sollicité et sollicitent encore tes suffrages ne t'ont pas toujours tenu le même boniment ?

— Populo mon ami, qu'ils te disaient, nomme-moi, tu verras comme je ferai bien tes affaires avec moi, tu seras heureux comme un vrai coq en pâte.

Tu as toujours coupé dans le truc. Tu vois ce qui en est résulté. Libre à toi si tu veux continuer... tous les goûts sont dans la nature. Mais, s'il te vient enfin une lueur de bon sens, n'est avis que tu prendras par la peau du cul tous ces disconnus, que tu les fourreras péle-mêle dans le même sac et que tu frottras le sac dans la merde.

BABILLARDES

Nîmes, 5 juin 1889.

Mon vieux Peïnard,

Partout y a des bons bougres qui veulent en finir avec cette fripouillerie capitaliste ; quelques bons bougres se sont foutus dans la boule de faire appel à la jeunesse et de fonder un groupe sous le titre « Jeunesse anarchiste ». Nom de dieu, il en est rappliqué pas mal de jeunesses, bien décidés à ne plus se laisser monter le coco, avec les éternelles seringues des salopiots.

Les vautours étant de plus en plus rapaces ont accumulé des haines, à tel point qu'il y a plus moyen de les contenir.

Les caméranches se sont réunis dans une mauvaise turne, le samedi après 10 ou 12 heures de travail esquinant ; il a fallu se rincer la gueule sèche de soif, avec deux ronds, tandis que les singes s'arrosaient le goulot avec du champagne. Ce qu'on en a déblatéré contre ces sales cochons, ces vaches, nom de dieu ! Ah, c'est qu'on languit mille bombes, de faire danser au son de la dynamite ces charognes pourries.

Et nous ne nous cachons pas, ils peuvent venir nous entendre quand bon leur fera plaisir, ils en roteraient des ronds de chapeaux, ces ganaches. Plus prudents ils nous feront surveiller par leurs roussins, qu'ils ne viennent pas trop nous emmerder mille tonnerres ! Les copains ne les regardent pas déjà de très bon œil, et s'ils font trop d'épates, on pourrait bien leur casser la margoulette, à quelque coin de rue.

En avant pour la Sociale,

BRISÉ-MICHE.

Algérie, 26 mai 1889.

Au père Peïnard,

Tu es un bon bougre de taper sec sur les bourgeois ; bravo !

Quoique étant à 400 lieues de Paris, je conserve précieusement -

ment les adresses que tu as données dans un numéro ; non pas pour y aller exprès, à la Sociale il y aura à faire partout, mais ça peut servir si on se trouvait par là. Pendant que je suis en train de te causer, permets-moi de te donner quelques renseignements au sujet de ton article, *Bravo les Arabis* du 14 avril, ou d'après les dires d'un copain tu les apprécies mal.

Je ne veux pas parler de solidarité, elle existe ; mais cette idée qu'après avoir batti une maison elle devait être à ceux qui l'avaient battie ne leur est certainement jamais venue, car l'idée propriétaire est tellement enracinée dans leur caboche que celui qui vend des terres est regardé par les autres comme un chien !!! (1).

On a prétendu qu'ils étaient communistes parce que plusieurs familles logent dans la même case et qu'ils travaillent à plusieurs le même lopain de terre ; tout cela n'est qu'apparent, les récoltes ne vont pas dans le même kilo, chacun prend sa part, absolument comme chacun a son morceau de terre bien limité. La division va même plus loin ; il y a très peu d'endroits dans nos montagnes peuplés d'oliviers ou les arbres appartiennent aux possesseurs du sol ; je connais un olivier aux Beni-bou-Milenk qui appartient à 11 individus, qui viennent à la récolte prendre chacun leur part ; non sans toutefois échanger quelques coups de matraque ; mais pour le soigner il n'y a personne.

Cette apparence de communisme a servi et servira encore à nos contradicteurs, ils nous disent voyez le Kabile qui est communiste comme il est malheureux.

(1) C'est pas si bête que ça d'avoir dans le nez les marchands de terre ; s'il n'y avait pas de ces salops, les richards ne pourraient pas se payer de chouettes domaines avec la galette des propos, et si d'autre part, y avait pas de gendarmes pour protéger les châteaux des nobles. — eh bien, nom de dieu, n'est avis que la terre serait à ceux qui la font valoir : y aurait plus de fermages, de métayages, ce serait déjà un bon commencement.

Oui il est malheureux parce qu'il n'est pas communiste.

L'européen l'est encore plus que lui, il ne détruira pas une fontaine, un banc commun, un bec de gaz, un jardin public enfin un tas de choses dont nous jouissons déjà en commun ; et même, si on analyse bien ce respect de la propriété qui est encore si tenace dans la masse des populations européennes, ce n'est pas autre chose que du communisme parce que le peuple se figure (puisqu'on lui a toujours dit) qu'attenter à la propriété est un crime qui arrêterait le développement de la société.

Tandis que l'arabe ne respecte ni fontaine, ni pépinière, ni route ; rien, rien que la mosquée ; et ce qu'il va de plus désespérant, c'est que cette demi civilisation a enrayé son développement ; d'un beau-rouge on pourra faire quelque un ; mais l'arabe ne sera jamais qu'un arabe condamné à vivre malheureusement sur terre attendant d'être bienheureux au Djennah (ciel).

Un copain.

COUPS DE TRANCHET

Partout les mêmes ! — Nom de dieu oui, ils sont partout les mêmes, les sergots. A Morlaix dans l'après-midi du 4 Juin, le populo apprend que les flicks avaient assommé un type un peu paf ; ils l'avaient collé au violon et lui avaient administré une telle dégelée, que dame, il avait tourné l'arme à gauche.

Toutellement toute la ville a été sans dessus dessous ; le soir y avait deux mille manifestants devant le commissariat de police, le lendemain ça recommençait de plus belle, le sur lendemain aussi.

Voyant ça les autorités ont fait sortir la troupe pour disperser le populo ; mais si la rosserie des légumes a fait rentrer chez eux les bons bougres, ça ne veut pas dire que leur colère soit calmée.

Nom de dieu, quand donc qu'on abandonnera les mauvais trucs ? Il ne s'agit pas de gueuler mais d'agir ! Si dans ce cas les types l'avaient escoffié quelques uns des sales chameaux de flicks, et bien, ça aurait donné à réfléchir aux autres.

Y a qu'une chose de vrai, nom de dieu, avoir de la poigne !

Quadrille de boîtes électorales. — Pour du poil, une flopée de bons bougres de Lyon viennent d'en avoir, que c'est un vrai beurre !

Dimanche y avait une élection, on consultait le siffilage universel, pour savoir quels étaient les jean-foutres qui allaient être appelés à remplir les honorables fonctions à la Volière municipale.

Les pochettées ne se grouillaient guère ; c'était à croire qu'ils préféraient se torcher le cul de leur carré de papier, au lieu d'aller le déposer dans la tinette électorale.

Que voulez-vous le populo commence à avoir soupé de ces fadaïses ; ça marchait coussi-coussa, quand tout d'un coup le temps de dire ouf, voilà une centaine de bons bougres qui te tombent dans la piaule et te chahutent les bouts de papiers, que c'en était une rigolade très gondolante.

Du coup les élections auront lieu dans six mois ; vrai c'est très chic ! Si le système se généralise, c'est les bouffe-galette qui vont en faire un nez au mois d'octobre : au lieu de palper leurs vingt cinq balles, il leur faudra se brosser le ventre.

Après ça y aura qu'à botter le cul aux légumes et aux singes et le temps viendra pour la Sociale !

F., Orléans, reçu une thune par P. — B., Arest. — J., Reims. — L. M., Vienne. — J. Carcassonne. — T., Bourges. — M., Angers. — B., Bruxelles. — G. Zaardam. — F., Amiens. — T., Marseille. — B., Havre par T. — M., Armentières, reçu galette. merci.

L'imprimeur-Gérant : WEIL.

Imp. sociale du Père Peinard 22, rue des Martyrs. — Paris.

LA GRÈVE DES COLIGNONS

Les colignons se sont foutus en grève ; chouette nom de dieu, toutes les corporations vont y passer à queue leu-leu.

Reste à savoir s'ils vont tenir bon ? Peut-être que se sentant vaincus d'avance, ils vont se refoutre à leur collier de misère, sans plus chercher à se rebiffer

Toujours est-il, mille bombes, que les pauvres bougres ont rudement raison de lever la tête et de ne plus vouloir se laisser tondre à gogo par leurs chameaux d'exploiteurs. Ils en ont plein le dos à la fin de turbiner pour la fripouille des Bixio et des Lamonta, un tas de sacrés cochons qui leur bouffent toute la galette qu'ils ramassent.

Ah, ils en font suer du pognon ces jean-foutres, aux cochers ! Le matin afin de pouvoir sortir leur voiture, ils aboulent une somme épatante, qu'ils pourront à peine rattraper en douze heures de turbin.

De cette façon les voleurs des Compagnies ont toujours leur bénéf assuré ; que le colignon ait de la déveine ils s'en foutent, eux ne perdent rien : Les pauvres types triment comme des nègres de 7 heures